

# L'Allemagne aux bougies

Autor(en): **M.-M.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **63 (1954)**

Heft 1

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682645>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'ALLEMAGNE AUX BOUGIES

Cette nuit avant-veille de Noël, toute l'Allemagne scintillait des bougies électriques fleurissant les sapins arrachés aux forêts. Les usines se couronnaient de lumières multicolores, d'autres arbres brillaient partout sur les places des villages, des bourgs et des villes. D'autres illuminaient les halles des gares et leurs quais d'arrivées ou de départs. Dans les grand'villes, sous les éclairages aux néons de toutes couleurs, les foules paysannes et citadines des veilles de fêtes se pressaient par les rues.

\*

Je me suis promené longtemps, cette nuit-là, dans Stuttgart. Des girandoles électriques traversaient les avenues, les vitrines étaient bien

entre les sapins géants, la Croix-Rouge allemande avait érigé une immense bougie verte, haute de trois mètres ou quatre, qu'entourait une banderole portant en lettres rouges l'inscription «*Wir denken an dich*»: rappel de la bougie qui, sur toutes les tables allemandes, le temps de l'Avent, évoquait le souvenir des trop nombreux absents, prisonniers encore dans de lointaines Russies et dont, souvent, on ignore tout depuis des ans.

\*

Au matin, dans la grisaille froide du brouillard qui couvrait la ville, j'ai découvert une troisième image de Stuttgart, et le troisième symbole des Allemagnes d'aujourd'hui. Ici aussi,



A Rastatt, le 22 décembre, la déléguée de la Croix-Rouge suisse, Mlle Kohler, remet à 30 filleuls réfugiés le colis dû à la générosité d'un parrain suisse. La Croix-Rouge allemande et les «*juniors*» de Rastatt avaient organisé à cette occasion une fête de Noël pour les réfugiés. (Photo O. Matz, Rastatt.)

garnies, d'immenses sapins brasillant d'or garnissaient la vaste esplanade du Château entre les innombrables baraques de la foire de Noël. La foule était dense et le flux des autos et des trams incessant. On eût pu croire que la guerre et ses suites n'avaient été qu'un cauchemar. Et puis, comme un symbole de la puissance renouvelée des usines, dominant de haut toute la ville et ses lumières de Noël, sur la tour de la gare, l'immense étoile à trois branches, bleue et argent, de «*Mercédès*» tournait lentement et sans cesse, comme un phare, sur son socle orgueilleux.

\*

Mais, au cœur de la ville, un autre symbole lui répondait. Sur la place du Château royal,

comme à Berlin, comme à Hanovre, à Kiel, à Hambourg, à Brême, à Nuremberg, à Cologne, les ruines se révélaient implacables et souveraines le jour venu. Les camouflages des néons et des vitrines ne trompaient que de nuit. Partout, au long des rues, entre des immeubles neufs et d'autres qui ne sont encore que des façades ouvertes sur des décombres, des vides disaient les destructions de la guerre. Ces rues semblables à des mâchoires cariées et ruinées où l'art du praticien n'a pu masquer encore partout les dégâts accumulés.

Et le château, cette lourde «*Résidence*» des rois de jadis dont la nuit m'avait dissimulé l'aspect réel, ce n'était qu'un immense squelette vide et noirci de pierres, sans fenêtres, sans toi-

tures. Comme si les bombes des vainqueurs s'étaient acharnées à détruire jusqu'aux derniers vestiges des Allemagnes royales et diverses d'avant les conquêtes prussiennes, à achever inconsciemment et d'un dernier coup l'ouvrage centralisateur de Bismarck et celui semblable des deuxième et troisième Reichs de l'entre-deux-guerre...

\*

Ces trois visions, ce sont celles que je devais, une fois de plus, retrouver partout le lendemain au cours de la brève randonnée qui me menait, au travers des derniers contreforts de la Forêt-Noire et des kilomètres de béton de l'autostrade inhumain et géant, par les pays de Wurtemberg et de Bade: l'Allemagne industrielle et forte d'une apparence, et l'Allemagne de misères et de ruines d'une autre apparence. Telles que je

respondent autant de coups nouveaux du sort, et de misères nouvelles dont l'Allemagne de Bonn doit assumer la charge.

Sur l'Allemagne de ruines, de misère et de dévastation de 1945, une nouvelle Allemagne a reconstruit son commerce, ses usines, ses moyens de transport, son industrie, avec une implacable volonté de travail qui ne laisse pas de place, en dépit de la misère ici des salaires, de la lourdeur partout des impôts et d'une vie sans cesse et partout chère et difficile pour chacun, aux revendications ni aux grèves, et où chacun, du plus bas au plus haut placé, s'emploie avec une ténacité de chaque instant.

Mais cette Allemagne-là a dû et doit encore et sans cesse faire face à de graves problèmes économiques et sociaux et à de nouveaux afflux de réfugiés démunis d'absolument tout. Et ce problème est d'autant plus grave pour l'Alle-



La Croix-Rouge allemande s'occupe activement du sort des réfugiés. Voilà une distribution de vêtements faite par ses soins à des enfants réfugiés au Wurtemberg. (Photo Hauer, Stuttgart.)

les vois s'affronter et s'opposer en quête d'un périlleux et instable équilibre depuis des ans et dans tous les «Länder» de cette République fédérale d'Occident qui a Bonn pour capitale. Avec ce trait d'union entre elles et qui leur permet seul de subsister et de durer, de ces innombrables institutions charitables et sociales, officielles ou privées entre lesquelles, d'abord, la Croix-Rouge allemande.

A laquelle croire, de ces Allemagnes? Et où est l'Allemagne «économique» réelle? Celle des forts? Ou celle des faibles?

La vérité, je pense, est dans les deux ensemble. Et si l'on envisage l'extraordinaire redressement économique et industriel de l'Allemagne occidentale si peu d'ans après le néant de 1945, ce redressement dont le progrès est de mois en mois sensible, il faut considérer aussi qu'à tant de progrès apparents répondent et cor-

magne de Bonn qu'elle s'est vue séparée par la décision des vainqueurs et la création ultérieure de la «barrière de fer», de régions qui constituaient jadis son grenier naturel et qui fournissaient à près de 6 millions d'habitants de ses provinces l'appoint indispensable de nourriture.

En même temps elle se voyait obligée d'accueillir sur son territoire près de 8 millions de nouveaux habitants, originaires des provinces situées au-delà de la ligne «Oder-Neisse», ou des monts Sudètes, expulsés de leurs patries par les puissances occupantes. Depuis lors, deux nouveaux millions au moins sinon trois de réfugiés sont venus lui demander accueil après avoir franchi clandestinement la ligne de démarcation. Et sans cesse, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, il en vient encore par la dernière porte ouverte, celle de Berlin, ce Berlin où l'on a pu compter presque tout

l'an dernier 800 à 1000 nouveaux réfugiés chaque jour<sup>1</sup>.

Ce que l'on est tenté d'appeler «l'impératif de puissance» de l'Allemagne industrielle de Bonn est donc sans cesse contrebattu par ce qu'il faut bien appeler «l'impératif de misère» des nouveaux venants. Et leur difficile équilibre pose d'abord et malgré tout un terrible et douloureux problème humain. Pour ce qui nous regarde surtout, ici où tout nous commande de juger sur le seul plan de la détresse humaine.

\*

J'ai gardé surtout deux visions de ce bref passage dans les Allemagnes des veilles de Noël. Le souvenir du plus triste des camps de réfugiés qu'il m'ait je crois été donné de rencontrer encore. Et le souvenir du considérable et généreux effort des Allemands eux-mêmes pour aider leurs compatriotes dans la détresse. Je tiens à le noter, car j'ai entendu déjà ce reproche: «Pourquoi nous demande-t-on en Suisse d'aider encore les réfugiés quand l'Allemagne semble actuellement en mesure d'y suffire?» La part de l'Allemagne occidentale, tant officielle que privée, dans l'aide aux réfugiés est considérable; elle dépasse et de loin les charges sociales qu'assume sur son propre territoire tout autre pays pour ses propres ressortissants. Mais la tâche est et demeure telle encore que des apports étrangers, ceux notamment permis par les colis de parrainages de la Croix-Rouge suisse, restent indispensables si l'on veut empêcher des milliers et des milliers d'êtres humains, et surtout d'enfants, d'être marqués définitivement et pour leur vie par la plus atroce et la plus cruelle des misères.

### Le camp le plus triste...

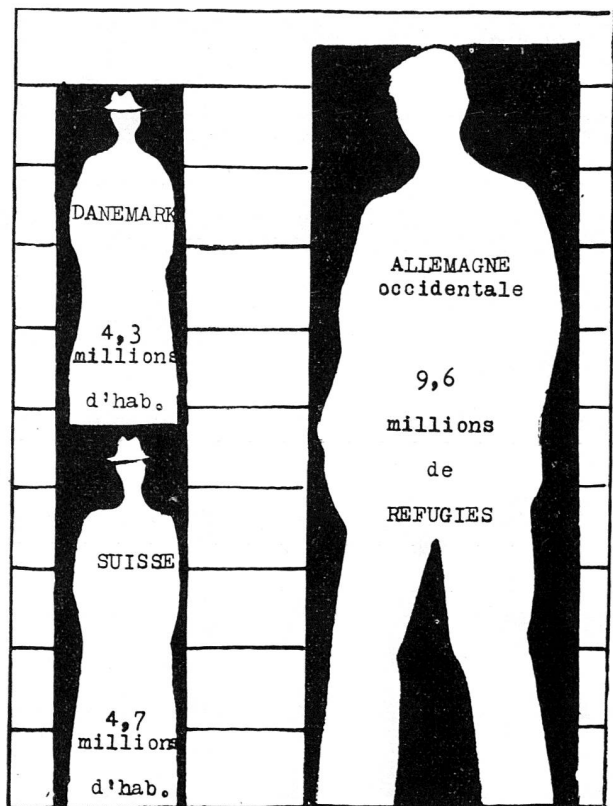
C'est tout près de Karlsruhe, dans la proche banlieue d'une bourgade mi-faubourg et mi-village, que j'ai visité le camp de Grötzingen. 400 ou 500 réfugiés y attendent qu'on puisse leur trouver quelque travail, et le logis surtout où ils pourront espérer se refaire un foyer. Leur attente dans ce camp sera longue, six mois au minimum et pour les plus privilégiés. La plupart d'entre eux sont des fugitifs de cette année, qui ont gagné Berlin-Ouest dans l'espoir d'un sort meilleur et, de Tempelhof par Francfort, ont été dirigés ici. D'autres viennent d'un Sleswig-Holstein ou d'une Basse-Saxe trop encombrés déjà de réfugiés et où nulle chance ne leur était permise de pouvoir s'établir.

Deux ou trois longs bâtiments, si vétustes d'aspect, dans une cour boueuse. Chacun d'eux comprend un étage de bois sur un rez-de-chaussée de briques. C'est une ancienne usine dés-

affectée. Désaffectée depuis combien d'années, tant ce qu'il en demeure apparaît vétuste et pourrissant? On a aménagé tant bien que mal des logettes dans chacun des bâtiments, de part et d'autre d'un étroit couloir central. Chacune d'elles mesure au plus 4 mètres sur 5, des parois de pavatex qui s'arrêtent d'ailleurs avant le plafond et n'ont guère plus de 2,5 m de haut leur servent de murs. Les portes, ce sont la plupart du temps des couvertures pendues à des ficelles qui en tiennent lieu. Chaque logette — je n'ose parler de chambre — abrite 8 à 12 réfugiés, deux familles ou trois qui cohabitent jour et nuit dans ces étroits espaces.

Le plafond, à l'étage, est déjà crevé en bien des endroits et laisse suinter la pluie. Une impression atroce de crudité et d'humidité vous saisit à l'entrée. Une impression que les pauvres efforts tentés pour qu'ici aussi ce soit Noël rendent plus lugubre et plus sinistre encore. Cette branchette de sapin et ces deux ou trois fils d'or ou d'argent épinglés à la paroi de pavatex nu, ces autres branchettes ici ou là au mur livide du couloir. Ou la salle commune, au rez-de-chaussée, où l'on a dressé un arbre minable, et disposé quelques pauvres guirlandes aux plâtres suintants des murs. Demain soir, on y célébrera Noël...

Dans les couloirs, des gosses passent et repassent, un jouet neuf à la main. Cet après-midi,



Le nombre des réfugiés en Allemagne occidentale à fin 1952 équivalait à la population entière de la Suisse et du Danemark. Ils représentent le 16,7 % de la population de l'Allemagne occidentale, et le 51,5 % des personnes sans travail depuis plus de 18 mois.

<sup>1</sup> Cf. «La Croix-Rouge suisse», 15 avril et 1<sup>er</sup> juin 1953, Berlin, printemps 1953.





A la distribution des colis suisses de parrainage à Rastatt, des groupes de la Croix-Rouge locale de la Jeunesse sont venus apporter leurs chants de Noël. (Photo Matz, Rastatt.)

tous les enfants du camp ont été invités par des troupes d'aviation américaine stationnées à proximité, et à chacun, après un goûter, «Santa Claus» a offert un cadeau. Seulement, au retour, ils ont retrouvé cette usine et son campement. Et cette terrible promiscuité où ils sont contraints jour et nuit.

Dans une chambrette, une jeune mère donne le sein à son enfant, deux hommes sont assis, une vieille femme lave des hardes sur la table commune pendant qu'à côté d'elle une autre prépare je ne sais quelle nourriture dans une vieille écuelle de métal, deux ou trois enfants jouent à terre avec les cadeaux reçus. Trois lits à couchettes superposées occupent un angle et une paroi de la logette, deux autres leur font face à l'angle opposé. Des vêtements pendent aux parois, avec une image ou deux, photo jaunie d'un mariage d'antan, gravure pieuse, les derniers souvenirs. Dans le couloir, un carton porte les noms des habitants: trois familles demeurent là pêle-mêle, vieillards, enfants, adolescents, adultes. Dans ces vingt mètres carrés.

Tout au bout du long couloir, une autre logette a été réservée à huit jeunes gens venus seuls, leurs quatre lits à étage laissent à peine la place d'une chaise et d'un guéridon. A côté, entre deux logettes, il restait un minuscule espace; on vient de le fermer d'une couverture et d'y installer une couchette, une jeune femme y a trouvé refuge.

### La charité pourtant des hommes...

Quand nous sommes arrivés à Rastatt, en fin de matinée, ce jour-là, dans la salle commune d'une auberge, trente enfants nous attendaient autour d'une longue table garnie de sapinets et de bougies, trente enfants réfugiés à qui l'on venait de servir un chaud chocolat et des assiettes bien garnies de biscuits. Un grand arbre de Noël était dressé au fond de la salle, et, sous ses rameaux, de vastes sacs de papier

s'entassaient, portant le nom de la Croix-Rouge suisse et, chacun, celui d'un enfant.

La Croix-Rouge badoise de Rastatt avait préparé cette fête pour la distribution des colis offerts par les «parrains» anonymes de Suisse. Les «juniors» de la Croix-Rouge de la jeunesse de la ville étaient venus y prendre part aussi, apportant leurs chants, leurs poésies, la saynète de Noël qu'ils avaient apprise pour leurs petits camarades réfugiés.

Le goûter a été servi par les sœurs de la Croix-Rouge allemande, l'arbre allumé. Les «juniors» ont chanté, joué, récité. Une bonne chaleur régnait dans la salle, M. le Bourgmestre a fait un petit discours et tous ont chanté «Stille Nacht, heilige Nacht...», les petits réfugiés aux yeux brillants devant la table bien garnie, les «juniors» debout près d'eux, et les jeunes, et les vieux, et jusqu'à M. l'Oberbürgermeister en ses habits de cérémonie et avec sa grosse moustache grise.

Et puis le silence s'est fait. La déléguée de la Croix-Rouge suisse s'est levée, elle est allée prendre un des gros sacs de papier qui garnissaient l'arbre, elle l'a ouvert. Elle en a tiré des mètres et des mètres de flanelle d'abord, pour faire de chauds sous-vêtements, et puis des mètres et des mètres encore de toile blanche, de quoi confectionner draps ou fourres d'édredon. Et puis enfin une paire de solides souliers bruns aux épaisses semelles «vibram», qui ont fait dire oh! et ah! à tous les enfants, et à leurs parents aussi, qui attendaient patiemment assis au fond de la salle. Elle a expliqué que, ces colis, ils étaient offerts par des «parrains» de Suisse, et demandé à chaque enfant d'écrire une petite lettre pour dire merci à ce parrain anonyme et généreux.

La distribution a eu lieu alors. A l'appel de son nom, chacun des trente petits réfugiés est venu chercher le gros sac qui l'attendait, et remercier, d'une petite révérence les fillettes et d'une brusque inclinaison de la tête les garçons. Dans chaque sac, avec les souliers, il y avait une feuille de papier qui portait le contour du pied de l'enfant à qui les chaussures étaient destinées, les empreintes prises bien des semaines plus tôt et grâce auxquelles chacun pouvait recevoir aujourd'hui une paire de souliers faite à sa mesure exacte.

Les enfants sont repartis, au bras du papa ou de la maman, vers le camp qui leur sert de logis, ou vers la pauvre chambrette, quelque part dans la ville. Dans un grand pépiement d'oiselets qui racontaient et racontaient encore...

\*

Un peu plus tard, nous sommes allés dans la grand-salle du théâtre de la vieille cité badoise. La salle était pleine à craquer. Il y avait là, réunis en familles, les grand-mères et les papas,

les enfants et les jeunes, tous les réfugiés de l'Est lointain qui avaient trouvé asile sur le territoire de la commune. Ils étaient trois cents familles, plus de mille personnes. Et c'était pour eux tous cette fois que l'on célébrait Noël. Un Noël que toutes les associations secourables de la petite ville avaient préparé ensemble. Avec le concours de toute la population et de tous les commerçants qui, à l'appel de la Croix-Rouge allemande ou de Caritas ou d'autres encore, avaient tous donné généreusement pour que chaque famille puisse recevoir un gros paquet de Noël. Comme ils le font deux fois l'an, en faveur de ces compatriotes exilés de leurs provinces de l'Est ou du Nord, et qui ont tout perdu.

\*

La voiture nous a repris. Le soir tombait sur la grand'route où roulaient les innombrables

siens, il me l'a conté en mots très simples et très frêles, comme une chose toute simple et naturelle elle aussi. Sans se plaindre ni paraître penser qu'il pût même être plaint. Il habitait au camp de Grötzingen, à ce camp que j'ai dit voilà un instant. Il y retournerait dans quelques moments. Il y emporterait au moins avec lui cette étoffe chaude, cette toile bien blanche, et ces souliers qu'il regardait avec l'amour que, dans d'autres pays, d'autres enfants réservent aux jouets.

\*

La nuit était tombée sur Karlsruhe. J'ai laissé mes compagnes repartir vers Stuttgart par les routes verglacées et neigeuses, et reprendre dès le matin le lendemain, à Ulm, ailleurs encore, leurs distributions des colis suisses de parrainages à d'autres enfants réfugiés. Un train de nuit m'a ramené en Suisse. Par les



La Croix-Rouge de la Jeunesse américaine a envoyé aux enfants réfugiés des boîtes-cadeaux que les « juniors » allemands ont été distribuer dans les camps. Photo Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge.)

véhicules militaires d'une unité américaine en manœuvre par les forêts. Nous avons gagné Karlsruhe nous fauillant de jeep en camion. Au siège de la Croix-Rouge allemande de la vieille ville grand-ducale, d'autres enfants nous attendaient dans un même décor. Une bougie verte avec l'inscription « Wir denken an dich » était allumée devant chaque place. Un grand sapin brillait lui aussi de tous ses ornements. Des sœurs de la Croix-Rouge sont venues chanter pour les enfants. Et à nouveau notre déléguée a ouvert un grand sac de papier, montré ses richesses, appelé chaque enfant à son tour.

Je me suis assis près d'un enfant silencieux aux grands yeux bruns, je l'ai fait rire. C'était un petit Berlinois de l'Est qui n'avait jamais connu que des images de guerre, et puis de l'après-guerre. Il m'a conté son exode avec les

villes, les villages, les bourgs, dans la nuit très sombre, les sapins de Noël mettaient partout leurs lumières immobiles.

M.-M. T.

#### CENT REFUGIES TUBERCULEUX DE TRIESTE SONT ACCUEILLIS A LEYSIN

*L'avant-veille de Noël, un dernier convoi de réfugiés tuberculeux de Trieste était accueilli au sanatorium du Chamossaire à Leysin par le Dr Morin. Ces anciens ressortissants russes, yougoslaves, hongrois, roumains, polonais, bulgares, etc., 70 hommes et 30 femmes, ont pu être accueillis dans la station vaudoise d'altitude grâce aux efforts conjugués du comité intergouvernemental pour les migrations européennes, des autorités suisses et du Comité international de la Croix-Rouge. Leur séjour probable sera d'une année au terme de laquelle, souhaite-t-on, ils auront retrouvé une santé qui leur permettra de rejoindre les leurs.*